

## Études d'histoire religieuse



Jean Panneton, *Le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, 1860-2010*, Québec, Septentrion, 2010, 382p.

Nive Voisine

Volume 77, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008412ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008412ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Voisine, N. (2011). Review of [Jean Panneton, *Le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, 1860-2010*, Québec, Septentrion, 2010, 382p.] *Études d'histoire religieuse*, 77, 143–145. <https://doi.org/10.7202/1008412ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jean Panneton, *Le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, 1860-2010*, Québec, Septentrion, 2010, 382 p.

Pour souligner ses cent cinquante ans, le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières s'est offert une histoire, écrite par une personnalité du séraïl (un supérieur qui a vécu l'évolution de l'institution), un lettré bien connu et, de surcroît, un Panneton. Quel magnifique cadeau !

Jean Panneton décline l'histoire du Séminaire en six parties, dont les quatre premières décrivent les grandes phases de l'institution et les deux dernières, respectivement les activités spéciales et son rayonnement extérieur. Il divise les 150 années d'histoire en trois périodes, chacune symbolisée par un matériau, soit la pierre (1860-1874), la brique (1874-1929) et le granit (1929-2010).

La première partie, intitulée «Le Collège des Trois-Rivières, l'ère des casernes (1860-1874)», est symbolisée par la pierre, car la nouvelle institution occupe alors les casernes désaffectées situées sur le Platon. Habité d'abord par des militaires de 1806 à 1849 et passablement délabré, cet édifice ne convient guère à une maison d'enseignement, mais cet inconvénient n'est qu'un des multiples problèmes qu'affronte le nouveau collège : la féroce opposition du Collège-Séminaire de Nicolet, les besoins financiers, le recrutement difficile... Le climat d'incertitude qui en résulte est sans doute le lot de la plupart des collèges fondés à l'époque, il prend cependant une coloration spéciale à cause de la rivalité entre la rive sud et la rive nord du diocèse qui conduit à la division du diocèse de Trois-Rivières en 1885. Jean Panneton avoue avoir puisé la matière première de cette première partie dans le volume de Louis Richard, *Histoire du Collège des Trois-Rivières* : première période, de 1860 à 1874, mais il s'en détache suffisamment pour produire un texte personnel.

La deuxième période (1874-1929), le temps de la brique, tire son nom du séminaire à tourelles que viendra couronner une monumentale chapelle en 1903. L'année 1874 est celle des grands changements, l'institution occupant désormais de nouveaux locaux et jouissant d'un nouveau statut : le Collège des Trois-Rivières devient le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, un séminaire diocésain avec un nouveau nom légal et une corporation totalement ecclésiastique. C'est, peut-on dire, une nouvelle fondation qui assure une meilleure stabilité des finances et du personnel enseignant (prêtres et séminaristes). Cette période en est une de consolidation qui voit le nombre des élèves passer de 195 à 500 et le corps enseignant s'améliorer et même compter certaines vedettes comme l'abbé Joseph-Gérin Gélinas en histoire et l'abbé Jules-Alexandre Moreau en sciences. Le succès entraîne l'obligation de construire un nouvel édifice qui sera inauguré en 1929. Le séminaire à tourelles, qui accueillait désormais les professeurs et les prêtres retraités sera rasé par le feu le 13 novembre 1929.

C'est dans un impressionnant édifice de granit, « signe de solidarité et de pérennité », que le Séminaire de Trois-Rivières vit sa troisième période (1929-2010). L'auteur la découpe en trois phases. Il évoque d'abord la vie et la mort du cours classique (1929-1968). C'est en grande partie une période faste. Délesté du cours commercial mis en place en 1871, le cours classique traditionnel se développe et s'installe dans l'immuable. Les études sont de plus en plus sérieuses, le personnel se professionnalise (on ne requiert plus le service des séminaristes depuis 1936 et plusieurs prêtres font carrière dans l'enseignement), les professeurs laïques sont plus nombreux. Les améliorations matérielles (chapelle, salle académique, gymnase) contribuent à cette apothéose. Puis surviennent les grands changements. Dans la foulée de la Commission Lafrenière, le cours classique devient en 1964 le cours humaniste à deux paliers : secondaire (des Éléments aux Belles-Lettres) et collégial (Rhétorique et Philosophies). L'implantation de ce dernier entraîne le regroupement du Séminaire, du Collège Marie-de-l'Incarnation et du Séminaire Saint-Antoine en un Collège universitaire qui disparaîtra au moment de sa fusion avec le Cégep. En revanche, après de vives discussions, la Corporation du Séminaire décide de conserver le secondaire.

De 1968 à 1989, le Séminaire est « en quête d'identité ». Devenu une école secondaire soumise au régime pédagogique du ministère de l'Éducation, il fait l'expérience de l'association avec la Commission scolaire régionale, puis s'en dissocie à partir de 1971 pour devenir une école privée. Même si des frais de scolarités sont exigés des parents, la clientèle se maintient avec une certaine fluctuation. Face aux problèmes financiers récurrents, la survie du Séminaire est en grande partie assurée grâce à la Fondation des Amis du Séminaire. Les célébrations des 125 ans du Séminaire ravivent encore la ferveur.

Enfin, l'auteur consacre sa quatrième partie au « bel aujourd'hui » (1989-2010). Il souligne tout spécialement deux grands changements : la séparation de la fonction du supérieur du Séminaire de celle de directeur général de l'école (occupée par un laïc) ; la mixité à la fois des élèves et du personnel enseignant. Panneton prend aussi bien soin de préciser « ces différences qui convainquent les parents de choisir le Séminaire et d'en payer le prix » : en gros, les rapports privilégiés des directeurs avec le personnel enseignant, les parents et les élèves ; le régime du titulariat ; le code de vie ; le gouvernement étudiant... Ces adaptations permettent au Séminaire, assure l'auteur, de rester lui-même, c'est-à-dire « une maison d'éducation pour les jeunes ».

Les deux dernières parties sont consacrées, l'une aux activités parascolaires (où l'on voit la richesse de cette partie de l'enseignement) et l'autre au rayonnement du Séminaire comme institution régionale.

Tout au long de son récit, Panneton prend soin de souligner deux lignes directrices qui expliquent le succès et la survie du Séminaire de Trois-Rivières : la capacité d'adaptation qui se manifeste non seulement depuis les

années 1960, mais aussi aux diverses phases de son histoire; l'appui constant du milieu trifluvien qui, de son origine à aujourd'hui, le tire d'embarras aux moments difficiles.

L'auteur expose cette histoire avec clarté dans une langue agréable. Il n'évite pas cependant certaines redites. Ses deux derniers chapitres me semblent briser l'unité du récit; ces faits auraient-ils pu être intégrés aux parties précédentes? Il faut souligner la richesse de l'iconographie et des généreuses légendes qui accompagnent les photographies. L'excellente (et longue) préface de Denis Vaugeois constitue une excellente conclusion si on la lit, comme moi, après avoir parcouru le texte de Panneton. Elle est un bon complément à cette étude qui enrichit l'histoire de l'éducation au Québec.

Nive Voisine  
Professeur émérite  
Université Laval

Léo-Paul Hébert, *Les Clercs de Saint-Viateur au Canada, 1947-1997*, Québec, Septentrion, 2010, 996 p.

En écrivant ce livre, Léo-Paul Hébert a dû faire face à un dilemme. Que privilégier dans l'histoire des Clercs de Saint-Viateur (CSV) de 1947 à 1997? D'une part, il y a les vastes réalisations de cette congrégation au Canada et ailleurs dans le monde. Et de l'autre, les transformations survenues: comment une congrégation parmi les plus influentes du Canada français à la veille de la Révolution tranquille s'est-elle trouvée, quelques décennies plus tard, en voie de lente disparition?

Rendre compte de ces deux réalités dans un même livre justifie aisément les mille pages qui le composent. Cela explique également la difficulté à construire un plan. Les trois parties retenues (1- Vue d'ensemble; 2- Évolution de la congrégation; 3- Réalisations des Clercs de Saint-Viateur), entraînent des répétitions et la dispersion des thèmes abordés. Par exemple, où parler des juvénats et de leur disparition? Dans la deuxième partie ou dans la suivante? Les choix effectués par l'auteur n'ont pas été faciles et forcent parfois le lecteur à sauter d'une partie à l'autre afin de reconstituer la trame des événements.

Ce livre n'est pas de lecture aisée. Il aurait gagné à être plus synthétique. Son auteur aurait dû prendre plus de distance par rapport aux documents qu'il utilise et expliquer davantage certains événements. Par exemple, en quoi consiste l'« affaire Focus », page 355? Le lecteur peu familier avec cette affaire est condamné à faire sa propre (et très incomplète) reconstitution à travers les réactions des autorités, que l'auteur résume dans les pages